



L'éditorial de Richard Cannavo

Les chiens de guerre

L'incroyable convoi de 436 chiens de traîneau qui franchirent l'Atlantique pour venir épauler les soldats français enlisés sur le front des Vosges, en 1915.

Qui se souvient du capitaine Moufflet ? Pourtant cet officier à la fière moustache est un authentique héros, un combattant humble et dévoué qui, à lui seul, a quasiment changé le cours de la Première Guerre mondiale, et de l'Histoire. Nous sommes en août 1915. Le conflit, qui devait être éclair, n'en finit pas de s'enliser. Sur le front de l'Est, l'état-major est inquiet : l'hiver 1914 a été terrible, et les abondantes chutes de neige ont rendu les chemins impraticables, même pour les chevaux et les mulets. Impossible de ravitailler les troupes en munitions ou en nourriture, et d'évacuer les blessés. Pourtant, malgré de lourdes pertes, les lignes tiennent bon. Il faut dire que l'enjeu est crucial : si elles cèdent, ce sera l'invasion du pays par les armées allemandes ! Comment tenir un nouvel hiver ?

Un homme va alors avancer une idée singulière : créer des brigades de chiens de traîneau. Une première dans l'histoire des armées ! Le capitaine Louis Moufflet a séjourné en Alaska avant la guerre, où il exploitait une mine d'or. Dans les archives poussiéreuses des armées, son ordre de mission est daté du 12 août 1915. Le coup d'envoi d'une folle aventure : rapporter, avant l'hiver, la plus grande meute de chiens jamais constituée.

Il sera secondé dans cette tâche par le lieutenant René Haas, un autre familier du Grand Nord. Les deux hommes embarquent pour New York, où une mauvaise surprise les attend : ils disposent de moins d'argent que prévu et, au nom de la neutralité américaine, les compagnies maritimes refusent d'assurer un transport militaire français. Après avoir essayé un nouvel échec à Boston, Moufflet décide de repartir de zéro depuis Québec. Et il envoie Haas en Alaska, en quête des chiens de tête, les plus rares. Le temps presse. Dans la région, on sent déjà les prémices de l'hiver...

Après trois semaines de voyage, Haas débarque fin septembre en Arctique. Sa chance sera d'y rencontrer Scotty Allan, « l'homme qui murmurait à l'oreille des chiens », une légende dans la région, qui a d'ailleurs inspiré Jack London pour « l'Appel de la forêt ». Cet inlassable arpenteur du désert blanc lui permet de réunir rapidement 106 chiens, les traîneaux, les harnais, ainsi que 2 tonnes de saumon sec, que les deux hommes embarquent sur un cargo. « Cent six chiens jeunes, bouillonnants, attachés à une seule corde ! C'est comme trois locomotives ensemble : qu'est-ce qui pouvait les arrêter ? Même Scotty trouvait que c'était risqué ! », note Haas. Scotty qui écrit dans ses Mémoires : « Je savais par de douloureuses expériences qu'il nous aurait fallu 50 hommes pour conduire tant de chiens aux pontons. Il a fallu inventer un système... » Il placera 28 de ses propres bêtes en tête de la meute, qu'il attachera à une lourde charrette tirée par des chevaux...



telecom international

A l'issue du conflit, les chiens d'Alaska furent décorés de la croix de guerre pour leur conduite exemplaire. Une distinction unique dans l'Histoire.

De son côté, à Québec, Moufflet a localisé plus de 350 chiens éparpillés sur des milliers de kilomètres carrés, au cœur de la forêt boréale. On l'imagine, seul dans cette immensité sauvage, expliquant à ses interlocuteurs qu'il recherche des chiens du pays pour aller, en France, combattre les Allemands ! Le 27 octobre, Haas note : « Arrivé à Québec sans avoir perdu un seul chien. » Derrière ces mots laconiques se dessine le premier exploit. D'autant que tout se passe dans un climat d'extrême paranoïa, Moufflet craignant que les Allemands aient vent de leur mission. Plus tard, dans son rapport, il évoquera trois tentatives d'empoisonnement des chiens, et des lettres anonymes. Quitter le Québec ne sera

pas facile. Les navires contactés refusent : dans cette zone particulièrement dangereuse, les sous-marins allemands coulent tous les bâtiments suspects ! Pourtant il y a urgence : la glace commence à se former sur le Saint-Laurent, et bientôt les navires seront bloqués pour plusieurs mois ! Quant aux chiens, enfermés dans un hangar, ils deviennent fous. Finalement, un vieux vapeur sauvé de la casse pour les besoins de la guerre, « le Pomeranian », accepte de les embarquer, et ils appareillent le 21 novembre. D'après les registres du port, il sera l'ultime navire à quitter Québec pour la saison 1915 : derrière lui, les eaux se sont figées... Sur une route très au nord, pour

éviter les sous-marins ennemis, il devra affronter de terribles tempêtes. Sous la surveillance de Scotty, qui a tenu à les accompagner, les chiens pourtant à demi sauvages ne bronchent pas. Ils débarquent au Havre le 5 décembre. Sur les 440 bêtes, 4 seulement sont mortes sur le bateau. « Les soldats français n'avaient jamais vu de chiens d'Alaska, écrit Scotty dans ses Mémoires. Quand ils ont vu arriver ces petites bêtes qui avaient parcouru la moitié de la planète pour faire ce que ni les chevaux, ni les mulets, ni les hommes ne réussissaient, ils ont cru à une plaisanterie. »

Dans la neige épaisse des montagnes des Vosges, ces auxiliaires venus du froid se révéleront précieux, et le ravitaillement des postes jusque-là inaccessibles sera assuré pendant toute la durée de la guerre. La moitié de ces animaux magnifiques mourront au front, les autres seront adoptés par des soldats ou des habitants de la région. Quant au capitaine Moufflet et au lieutenant Haas, ils sortiront vivants de la grande tuerie. C'est cette histoire injustement oubliée que fait revivre avec talent ce beau film de Marc Jampolsky. Mais à quoi bon ces scènes de reconstitution qui n'apportent rien face aux documents d'époque à la force incomparable ?

■ R. C.

« Nom de code : poilus d'Alaska », de Marc Jampolsky (samedi, à 20h45, Arte).

rcannavo@nouvelobs.com